

Études générales, francophonie européenne, français du Maghreb, de l'Afrique subsaharienne, du Canada, des Amériques créoles, de l'Océan Indien

Claude HAUSER, Manuel MEUNE, Christina SPÄTI (dir.), "Suisse-Canada. Regards croisés, parallèles et transferts", *Revue transatlantique d'études suisses*, n. 3, 2013

Ce numéro de la *Revue transatlantique d'études suisses*, consacré aux 'regards croisés' entre la Suisse et le Canada, est organisé en trois sections qui abordent, respectivement, la dimension linguistique, les contacts culturels entre les composantes francophones des deux pays et le reflet de cette rencontre dans des textes littéraires. Nous ne rendons compte ici que des études qui portent sur une thématique linguistique.

Dans la contribution qui ouvre le volume, Christina SPÄTI compare les contextes généraux et les politiques linguistiques des deux États en mettant en lumière surtout les différences qui caractérisent l'évolution historique des relations entre les groupes linguistiques et la manière dont est perçue l'action du fédéralisme à l'égard de la coexistence des différentes communautés ("Sprachenpolitik der Schweiz und Kanadas im Vergleich: Unterschiedliche Ausgangslagen – divergierende Lösungsansätze", pp. 11-24). Cristina BRANCAGLION propose un examen approfondi des textes liminaires du *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand* et du *Glossaire du parler français au Canada*. Son étude relève les aspects les plus novateurs de ces deux ouvrages qui, au début du XX^e s., ont marqué une évolution dans la lexicographie différentielle du français en prenant les distances des premiers recueils de régionalismes, rédigés par des amateurs, pour adopter une approche plus scientifique, fondée sur les acquisitions de la linguistique historique et comparative et des études phonétiques. L'analyse des préfaces permet aussi de suivre la

réflexion des rédacteurs sur l'usage endogène par rapport au français de France et leur évaluation des diatopismes qui caractérisent les variétés décrites (“Regards croisés sur le *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand* et le *Glossaire du parler français au Canada. Analyse des discours de présentation*” pp. 51-70). Claude HAUSER, enfin, évoque un moment crucial des échanges entre la Suisse romande et le Québec. Pendant les années '60 et '70 “la mise en place de l'ensemble politico-linguistique de la francophonie est [...] stimulé par divers élans culturels qui se produisent de façon simultanée dans les périphéries francophones”(p. 72); HAUSER suit la formation et le développement de ce nouvel espace culturel dont la chanson à texte constitue l'un des axes principaux; il analyse ensuite la réaction des autorités fédérales des deux pays face aux implications politiques de ce rapprochement entre les deux communautés francophones minoritaires où “la question du séparatisme jurassien [...] trouve un écho dans les revendications indépendantistes québécoises” (p. 73) (“La Francophonie, trop québécoise et trop peu helvétique? La Suisse et le Canada face à l'émergence d'une géopolitique de la langue française (1960-1980)”, pp. 71-85).

Barbara FERRARI

Catherine LÉGER, Matthieu LEBLANC, Laurence ARRIGHI, Isabelle VIOLETTE (dir.), “Usage, discours et idéologies linguistiques dans la francophonie canadienne: perspectives sociolinguistiques”, *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 44, n. 2, 2013

Ce numéro thématique de la *Revue de l'Université de Moncton*, consacré aux représentations du français en milieu minoritaire, réunit les actes de deux ateliers présentés à l'occasion du Congrès des sciences humaines de la Fédération canadienne des sciences humaines, ayant eu lieu en 2013 et dont l'objet de réflexion consistait, à partir d'une perspective sociolinguistique où la langue est envisagée en tant que pratique sociale, à interroger les transformations du rapport langue-identité en contexte minoritaire.

Dans la première contribution (“Un bagage linguistique diversifié comme capital humain: esquisse d'un (nouveau) rapport aux langues en Acadie”, pp. 7-34), Laurence ARRIGHI analyse l'attitude des Acadiens, considérés comme appartenant à une communauté minoritaire par rapport au reste du Canada, face au marché des langues contem-

porain où les langues fonctionnent en tant que capital rentable et outil de développement économique. L'étude d'un corpus de discours à ce sujet permet à l'auteure de constater que les compétences langagières sont envisagées comme un capital favorisant le développement économique, professionnel – ce qui est conforme aux transformations imposées par la mondialisation – mais aussi personnel. Ensuite, Annie PILOTE et Marlène CANUEL (“Construction identitaire et altérité en contexte de mobilité: le cas d'étudiants universitaires originaires de milieux francophones minoritaires au Canada”, pp. 35-65) portent leur attention sur les processus de construction identitaire d'étudiants issus de communautés francophones minoritaires et qui choisissent de poursuivre leurs études à Québec. L'analyse d'un corpus de 21 entretiens biographiques prouve que le contact avec un groupe majoritaire entraîne d'une part une prise de conscience de sa propre identité et des différences avec les autres, de l'autre des processus de négociation identitaire et, par conséquent, la découverte et l'appropriation de nouveaux traits identitaires.

Les relations entre la qualité de la langue et la jeunesse acadienne font l'objet de la troisième contribution (“De la préservation linguistique et nationale: la qualité de la langue de la jeunesse acadienne, un débat linguistique idéologique”, pp. 67-101). Les auteures, Laurence ARRIGHI et Isabelle VIOLETTE reviennent sur le vieux discours selon lequel les jeunes seraient responsables de la dégradation de la langue et étudient, d'un point de vue discursif, le débat idéologique fondé sur la relation entre la qualité de la langue, le rôle de la jeunesse et le maintien de l'identité d'une communauté minoritaire, à savoir la communauté acadienne. Leur analyse montre que l'idéologie du standard et du monolinguisme exerce encore un pouvoir très fort et que la préservation de la communauté est associée à l'homogénéité linguistique, ce qui conduit à dévaloriser et à délégitimer les pratiques linguistiques des jeunes.

De son côté, Louise LADOUCEUR (“Le bilinguisme dans les répertoires dramatiques franco-canadiens de l'ouest: perspectives identitaires et esthétiques”, pp. 103-136) explore, par le biais d'un corpus de théâtre dans l'Ouest canadien francophone (albertien notamment), l'évolution des attitudes à l'égard du bilinguisme des Franco-Canadiens: d'abord perçu négativement comme un facteur d'assimilation, le bilinguisme fait récemment l'objet d'une revalorisation qui amène les auteurs à explorer de nouvelles ressources linguistiques et identitaires; on assiste, de la sorte, à l'élaboration d'écritures translingues reflétant de nouveaux imaginaires. La contribution suivante (“L'anglicisation du vocabulaire dans le nord-est ontarien francophone”, pp. 137-165) approfondit la problématique de l'influence de l'anglais sur le lexique employé par les locuteurs franco-ontariens. À ce propos, Alain THOMAS décrit les résultats obtenus par un questionnaire portant sur les mots et expressions relevés dans un roman où l'emploi de l'anglais est fréquent. Les données obtenues prouvent que non seulement le

recours à l'anglais progresse, mais aussi qu'il est bien accepté par la communauté. En outre, l'attitude positive manifestée par les jeunes permet de prévoir que le phénomène est loin de s'arrêter.

Elizabeth C. SAINT ("La terminologie de référence au service de la langue française au Québec et son usage dans le domaine de l'informatique", pp. 167-198) se propose de réfléchir à la relation entre diffusion et implantation terminologique: pour ce faire elle choisit d'examiner un corpus de sites web d'entreprises afin de vérifier l'impact de la diffusion des recommandations de l'Office québécois de la langue française en matière d'informatique. Par le biais d'une enquête terminométrique, elle remarque que les termes recommandés par l'OQLF sont largement utilisés, ce qui justifie la politique linguistique mise en œuvre par l'OQLF – visant à l'enrichissement du français au Québec – ainsi que la permanence même de cette institution, trop souvent objet de critiques non justifiées.

Enfin, Basile ROUSSEL ("Affichage commercial bilingue en Acadie du Nouveau-Brunswick: rêve ou réalité? L'exemple du Grand Moncton", pp. 199-219) s'appuie sur une recherche de terrain pour étudier les représentations linguistiques à propos du français et de l'anglais dans l'affichage public dans les villes de Moncton (où le français est langue minoritaire) et de Dieppe (où le français est langue majoritaire). À partir d'une enquête menée dans les marchés des fermiers des deux villes, ROUSSEL parvient à observer que, à la fois à Moncton et à Dieppe, le prestige symbolique l'anglais l'emporte par rapport au français. Cependant il souhaite que la présence de plus en plus importante de Français dans la ville de Moncton puisse amener à l'adoption de politiques linguistiques favorisant la vitalité de la langue française.

Chiara MOLINARI

Gisèle KAHN et Nadia MINERVA (dir.), "Grammaire et enseignement du français langue étrangère et seconde – Permanences et ruptures du XVI^e au milieu du XX^e siècle", Actes du colloque tenu à Raguse les 7-8-9 juin 2012; *Documents pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde*, première partie: n. 51, décembre 2013; seconde partie: n. 52, juin 2014

Deux issues des *Documents de la SIHFLES* réunissent les actes d'un colloque qui s'est déroulé en 2012 et dont le but était de faire le point sur l'importance attribuée à la grammaire dans l'enseignement des

langues, et du français tout particulièrement, dans une perspective historique. Nous en offrons ici un aperçu synthétique, en signalant plus spécialement les contributions portant sur la didactique du FLE.

C'est le modèle fourni par la grammaire du latin qui s'impose d'abord dans les manuels conçus à la Renaissance pour enseigner le français aux Anglais et aux Allemands (Bernard COLOMBAT, "L'héritage du modèle latin dans les grammaires françaises à la Renaissance", n. 51, pp. 11-38); moins souligné par la critique, l'apport de la *Grammaire générale* de Port-Royal est néanmoins sensible dans les *Méthodes* que Lancelot élaborera pour l'italien et l'espagnol (1660) (Jean-Marie FOURNIER et Valérie RABY, "Grammaire générale et grammaires particulières: relire la *Grammaire* de Port-Royal à la lumière des *Méthodes* italienne et espagnole", n. 51, pp. 59-85). Dans l'enseignement du FLE en Russie au XVIII^e siècle, c'est d'abord le modèle offert par les manuels allemands qui s'imposa, quitte à céder ensuite la place à la grammaire philosophique de matrice française (Vladislav RJEÛTSKI et Sergueï VLASSOV, "L'enseignement de la grammaire française en Russie au XVIII^e siècle: enseignants, méthodes et livres utilisés", n. 51, pp. 105-128). L'intérêt de la *Gramática* de Mathias DE RUEDA Y LEÓN réside dans les rapports qu'elle entretient avec la tradition grammaticale latine d'une part, espagnole et française de l'autre (Juan GARCÍA BASCUÑANA, "Théorie et pratique de la grammaire française au début du XIX^e siècle: aux sources de la *Gramática* de Mathias de Rueda y León (1801)", n. 51, pp. 147-161). La naissance d'une grammaire pédagogique au Portugal coïncide avec l'institutionnalisation de l'enseignement du français (Ana Clara SANTOS, "Controverses sur l'enseignement de la grammaire au Portugal au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle", n. 51, pp. 163-178). Si les *Entretiens sur la grammaire* (1875) rompent avec l'enseignement traditionnel, avec la *Grammaire française pour les Anglais* (1884) Lambert SAUVEUR, professeur de français aux USA, revient à un manuel au contenu et à la présentation tout à fait conformes à la tradition (Irene FINOTTI, "Le sauveur de la grammaire ou la grammaire de Sauveur? L'enseignement des normes d'après l'initiateur de la méthode directe", n. 51, pp. 179-193).

Le second fascicule réunit les contributions portant sur le XX^e siècle: elles sont centrées en partie sur tel ou tel manuel, tel ou tel 'maître', en partie sur des contextes géo-linguistiques très variés.

De nombreuses contributions s'intéressent à l'espace européen. Linguiste et didacticien genevois, Albert SECHEHAYE conjugue sa double formation dans l'*Abrégé de grammaire française sur un plan constructif* (1926) (Pierre SWIGGERS, "Janus devant le miroir: Albert Sechehaye (1870-1946), linguiste théoricien face au grammairien praticien", n. 52, pp. 11-41). Quelques manuels élaborés en Belgique entre

1874 et 1950 et centrés sur l'enseignement grammatical montrent des convergences et des permanences qui dépassent largement la variété des discours méthodologiques (Michel BERRÉ, "L'enseignement de la grammaire en L2 selon quatre ouvrages destinés à la formation des maîtres", n. 52, pp. 43-61). La présence, le choix et la fonction des exemples pour l'enseignement de la phonétique française à des allophones obéissent à des approches qui se rattachent aux avancées des sciences dans ce domaine (Enrica GALAZZI, "*Poisson sans boisson est poison* (Nyrop, 1893): les exemples dans quelques traités de prononciation du français (1880-1913)", n. 52, pp. 63-81). Conçus pour tester la maîtrise du système métalinguistique, les *Exercices sur la grammaire française* de Maurice GREVISSE (1942) ont pu être utilisés dans le cadre de l'enseignement universitaire du FLE en Italie (Rosa Leandra BADALAMENTI, "Les exercices de grammaire de Grevisse", n. 52, pp. 165-180). Le concept même de simplification pédagogique peut constituer le socle des manuels de grammaire pour italophones, traditionnels ou innovants (Aurelio PRINCIPATO, "Remonter à l'origine des règles pour dénouer la complexité grammaticale", n. 52, pp. 181-193). L'enseignement de certains aspects de la grammaire française destiné aux apprenants serbes a pu s'appuyer utilement sur une présentation contrastive (Biljana STIKIĆ, "Le système verbal du français et son discours grammatical: le cas des grammaires pédagogiques serbes (1901-1950)", n. 52, pp. 125-140).

D'autres articles portent sur la Turquie. L'enseignement du français sous la République turque s'appuie sur des manuels inspirés soit aux méthodes traditionnelles, où la grammaire joue le premier rôle, soit à la méthode directe (Ertuğrul EFEOĞLU, "Les témoignages d'Ömer Seyfettin portés sur l'enseignement du français langue étrangère dans les écoles d'Istanbul au début de XX^e siècle", n. 52, pp. 83-90; Erdogan KARTAL, "L'enseignement / apprentissage de la grammaire dans les manuels de FLE en Turquie (1931-1949)", n. 52, pp. 91-108; Hanife GÜVEN, "L'apprentissage 'autonome' du français proposé par un homme de lettres turc: *Fransız Grameri* (1942) de Peyami Safa", n. 52, pp. 109-123).

Un dernier essai concerne l'Afrique occidentale à l'époque coloniale: l'examen de la série de manuels de français *Mamadou et Bineta*, publiés entre 1930 et 1939 à l'usage des écoles, révèle le poids important assumé par une grammaire à la fois 'réduite' et 'adaptée' aux élèves (Gérard VIGNER, "Une grammaire scolaire dans l'Afrique coloniale", n. 52, pp. 141-163).

Maria COLOMBO

Federica DIÉMOZ, Dorothée AQUINO-WEBER (dir.) avec la coll. de Laure GRÜNER et Aurélie REUSSER-ELZINGRE, *“Toujours langue varie...”* Mélanges de linguistique historique du français et de dialectologie galloromane offerts à M. le Professeur Andres Kristol par ses collègues et anciens élèves, Genève, Droz, 2014, 382 pp.

L’“Avant-propos” (pp. VII-VIII) de ce volume et le témoignage d’ouverture de Zygmunt MARZYS (“Comment Andres Kristol est devenu professeur à l’Université de Neuchâtel et ce qui en est résulté”, pp. 1-2) retracent brièvement le parcours professionnel d’Andres KRISTOL et mettent en lumière l’enthousiasme qui a nourri son activité d’enseignant et de chercheur, ainsi que l’ampleur de ses intérêts et la passion avec laquelle il a su les transmettre, en ouvrant plusieurs parcours de recherche qui sont ici groupés en quatre grandes thématiques autour desquelles sont réunies 25 contributions: “Histoire de la langue française et de la francophonie” (pp. 3-124), “Dialectologie, géolinguistique” (pp. 125-272), “Toponymie” (pp. 273-319), “Sociolinguistique et contact des langues” (pp. 321-377).

Je présenterai en particulier les études qui traitent de phénomènes ou situations linguistiques concernant les espaces francophones, à commencer par celle, de portée plus générale, de Rita FRANCESCHINI, qui réfléchit à “Une définition du lieu du contact linguistique” (pp. 349-362). En proposant un inventaire des espaces de contact potentiels entre le français et les autres idiomes, elle montre les limites des conceptions qui tendent à mettre en parallèle les langues et les territoires nationaux et souligne la centralité, pour la linguistique de contact, des interactions quotidiennes individuelles et des échanges se déroulant dans le réseau de la toile.

Dans une contribution portant sur la Vallée d’Aoste (“La toponymie valdôtaine, de l’oral à l’écrit”, pp. 275-291), Alexis BÉTEMPS explique les dynamiques complexes en jeu dans les dénominations des lieux, entre le francoprovençal, à l’origine des toponymes oraux valdôtains, le français, qui a influencé la forme écrite, et l’italien, introduit arbitrairement à l’époque fasciste; il décrit en outre les efforts des autorités régionales pour rétablir les graphies d’inspiration française, tout en favorisant la circulation des formes francoprovençales pour satisfaire les besoins identitaires de la population.

Plusieurs études portent sur la francophonie de la Suisse. En suivant un ordre chronologique je signale tout d’abord celle d’Elisabeth BERCHTOLD sur “La polyglossie au XV^e siècle à Morat” (pp. 323-328) qui présente les sources disponibles pour examiner la germanisation de cette ville du canton de Fribourg. Georges LÜDI s’occupe, sur la base des documents d’archives du XVIII^e siècle, des “Politiques et

gestion des langues et pratiques linguistiques dans l'ancien évêché de Bâle" (pp. 363-377): il constate que la question de la langue n'est pas une préoccupation majeure à cette époque, et qu'il y a "une très grande incohérence dans les choix de langue", étant donné que l'on "trouve fréquemment les deux langues, avec une apparition précoce du français, mais aussi une permanence de l'allemand jusque dans les dernières années" (p. 376). Christel NISSILLE offre un bel exemple d'une méthodologie de recherche apprise avec Andres KRISTOL, la critique des sources, en mettant en lumière les filiations entre dictionnaires français (Michel-Auguste PEIGNÉ, François LACOMBE) et lexicographie patoise (Louis MATTER-PERRIN, Charles TESTUZ) d'une part et les diverses façons dont LITTRÉ a tiré parti des matériaux et ouvrages de Jean HUMBERT dans l'élaboration de son *Dictionnaire* ("Quand Littré lisait Humbert. Coup d'œil sur les rayonnages des bibliothèques de quelques lexicographes du XIX^e siècle", pp. 67-82). Enfin, Sara COTELLI, s'intéresse aux "Chroniques de langage neuchâteloises des années 1950 à 1970" (pp. 329-348): après avoir retracé la tradition de ces écrits épilinguistiques depuis le début du XX^e siècle, elle approfondit en particulier le traitement des régionalismes dans les chroniques d'Éric LUGIN, Claude-Philippe BODINIER et Georges REDARD, les deux premiers présentant un discours encore proche de la tradition prescriptive du XIX^e siècle, le dernier se situant plutôt du côté descriptif.

Une dernière contribution concernant la francophonie est celle d'André THIBAUT ("L'idéologie linguistique dans le discours littéraire antillais", pp. 99-114) qui se penche sur les essais des auteurs se réclamant de la Créolité pour montrer l'inconsistance de la théorie d'une origine patoise normande du créole. Après avoir prouvé l'in vraisemblance, du point de vue du (socio)linguiste historique, des traits linguistiques évoqués, il s'interroge sur les intentions de ces écrivains et en conclut qu'ils visent à "disculper les ancêtres africains pour inculper les ancêtres des blancs-pays quant à la genèse de la langue créole" (p. 112), sans se rendre compte cependant que ce discours n'aboutit pas à une amélioration de l'image de la langue créole, "puisque celle-ci nous est de toute façon présentée comme résultant d'un improbable mélange de patois parlés à l'époque coloniale par des repris de justice et des prostituées" (*Ibid.*).

Cristina BRANCAGLION

Francis GINGRAS, *Miroir du français. Éléments pour une histoire culturelle de la langue française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2014, 476 pp.

Ce volume réunit une centaine de textes, s'échelonnant du I^{er} siècle à l'âge contemporain, introduits par les seules données bibliographiques essentielles: auteur, titre, datation (la liste des éditions utilisées est donnée en fin de volume: pp. 471-476). En effet, comme l'auteur l'explique dans l'introduction (pp. 7-16), le but de cette anthologie est d'offrir un outil complémentaire aux ouvrages sur l'histoire du français en donnant accès à une riche collection d'extraits représentatifs tant de l'évolution linguistique que de l'histoire sociale et culturelle de la langue française; elle se propose aussi d'abolir la "mise à distance du littéraire dans l'étude diachronique de la langue" (p. 8), "afin que son enseignement puisse ajouter aux apports de la philologie et de la sociolinguistique la part qui revient aux poètes" (p. 16).

Les textes sont présentés selon l'ordre chronologique; les quatre premiers chapitres (concernant le latin tardif, le protofrançais, l'ancien et le moyen français) sont introduits par un rappel des traits phonétiques et/ou morphologiques caractérisant l'évolution de la langue; les textes antérieurs au XIV^e siècle sont en outre accompagnés d'une traduction en français moderne. En opérant son choix, Francis GINGRAS a privilégié les "réflexions d'auteurs sur l'usage et sur la philosophie du langage" (p. 8) afin qu'à côté du travail philologique puisse trouver place l'examen des différentes prises de position à l'égard du français. Il s'agit, pour la plupart, de textes souvent évoqués par les historiens de la langue, mais le fait de les avoir réunis pour la première fois dans une anthologie permet un accès aisé à ce riche florilège de témoignages de et sur l'évolution historique du français.

On soulignera l'attention portée aux variétés du français, objet de la dernière section (pp. 375-443). Si la question de la norme traverse toute l'histoire de la langue française, elle se pose ici de façon plus complexe et le problème des identités multiples – "nationales, poétiques et subjectives" (p. 14) – auquel se trouve confrontée la communauté linguistique francophone ressort efficacement des extraits sélectionnés. Les textes d'auteurs québécois, vu le rattachement de l'auteur, professeur à l'Université de Montréal, se taillent la part du lion (Octave CRÉMAZIE, Jacques FERRON, Jean-Paul DESBIENS, Michel TREMBLAY, Antonine MAILLET, Marie-Claire BLAIS, Hubert AQUIN, André BELLEAU, Gaston MIRON et Monique PROULX), mais sont aussi représentés les Caraïbes (Aimé CÉSAIRE), l'Afrique (Léopold Sédar SENGHOR et Ahmadou KOUROUMA), la Suisse (Henri-Frédéric AMIEL et Charles-Ferdinand RAMUZ), la Belgique (Pierre MERTENS), et même la Provence avec Frédéric MISTRAL. En

conclusion, selon Francis GINGRAS, si “[l]a diversité des français est finalement ce qui signale le mieux le caractère quelque peu fantasmatique de l’objet [...], elle constitue aussi la meilleure preuve de la vitalité de notre langue” (p. 15).

L’anthologie est complétée par deux annexes contenant des informations sur le latin classique et sur la morphologie historique du verbe français. La bibliographie relative aux différentes sections (pp. 459-470) et la liste des éditions utilisées, déjà évoquée, clôturent le volume.

Barbara FERRARI

Abdelhadi BELLACHHAB, Olga GALATANU et Rana KANDEEL (dir.), *Discours et communication didactiques en FLE*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, 230 pp.

Les contributions ici réunies constituent les actes d’un colloque organisé à l’Université du Yarmouk-Jordanie, en collaboration avec l’Université de Nantes et avec le soutien de l’AUF. Ils proposent les résultats d’une réflexion sur les pratiques discursives en classe de langue, sur la programmation de l’activité pédagogique et sur l’articulation entre la linguistique et la recherche en didactique des langues étrangères et secondes. Plusieurs articles portent sur des contextes d’enseignement du FLE dans des pays membres de l’OIF, ou qui participent à ses activités en raison du nombre élevé de locuteurs francophones.

On peut constater que les nouvelles expériences pédagogiques concernant le français tendent souvent à s’insérer dans des parcours internationaux et/ou plurilingues. Elena COMES, par exemple, décrit un programme de l’Université Ovidius de Constanta, en Roumanie, où la formation des enseignants de français se fait dans le cadre d’un parcours de didactique du plurilinguisme – créé en 2006 en partenariat avec l’Université de Nantes et l’Université de Veliko-Târnovo (Bulgarie) – qui vise à transmettre une compétence bilingue (français et une autre langue romane) et à initier à la méthodologie de l’intercompréhension entre langues apparentées (“Master de FLE et plurilinguisme en Roumanie”, pp. 93-107). En s’appuyant sur des matériaux recueillis auprès des étudiants de droit de l’Université française en Arménie, Éliane DAMETTE réfléchit à “L’apport de la didactique des langues-cultures et de l’approche par la compétence argumentative à l’enseignement/apprentissage du droit français” (pp. 129-141) et décrit la démarche proposée dans le diplôme universitaire de “Préparation aux études de droit en français” destiné aux étudiants inscrits dans les universités partenaires de Lyon 3 (Erevan et Le Caire).

Trois recherches concernent des situations d'enseignement/aprentissage du FLE au Maghreb. Nedjma CHERRAD propose une analyse discursive des interactions orales dans les cours de littérature et de linguistique françaises de l'Université de Constantine (Algérie), qui s'avèrent des contextes propices à l'émergence du métalinguistique, sous forme de paraphrases, reformulations et négociations de sens ("Activités métalinguistiques et pratiques métadiscursives en cours de licence de français", pp. 61-79). Fatima ZOHRA SAKRANE et Denis LEGROS montrent les avantages du travail collaboratif dans la planification et la mise en mots d'une activité de production écrite en français L2, proposée à des apprenants âgés de 19 à 25 ans "de niveau 2 tel que décrit par le CECRL" (p. 112), issus de contextes plurilingues algériens ("Rôle des connaissances antérieures dans l'activité de mise en mots de texte explicatif en L2 en contexte plurilingue. Effet des interactions verbales", pp. 109-125). En adressant son attention à un contexte professionnel spécifique, Sophie LE GAL examine la demande de formation en français du personnel d'un centre d'appels de Casablanca qui opère dans le domaine des télécommunications, afin de définir les besoins langagiers des apprenants marocains et de leur permettre d'être "langagièrement performants face à des clients français de plus en plus exigeants et parfois même agressifs" (p. 171; "La formation linguistique des conseillers en télécommunication au Maroc. Le cas de la communication médiée par ordinateur", pp. 171-183).

Enfin, deux études portent sur la situation et l'enseignement du français dans les universités libanaises. Dima HAMZÉ présente les résultats d'une recherche menée à l'Université islamique du Liban visant à relever les représentations du français chez les étudiants: celles-ci se révèlent essentiellement négatives et l'on s'interroge sur l'efficacité de la campagne de revalorisation mise en place à travers la création d'un centre de remise à niveau ("Discours 'officiels' et réalités du terrain. Représentations et usages du français à l'Université islamique du Liban", pp. 83-92). Wajiha SMAÏLI décrit la démarche d'élaboration d'"Un programme FOS pour étudiants anglophones en Génie à l'Université libanaise" (pp. 143-159) qui s'appuie sur l'analyse des discours universitaires oraux et écrits et vise à définir des pratiques pédagogiques ciblées sur les besoins langagiers des étudiants.

Cristina BRANCAGLION

Gaétane DOSTIE et Pascale HADERMANN (dir.), *La dia-variation en français actuel. Études sur corpus, approches croisées et ouvrages de référence*, Bern, Peter Lang (“Sciences pour la communication”, n. 116), 2015, 465 pp.

Cet imposant volume de presque cinq cents pages fera sans doute le bonheur des linguistes, des sociolinguistes, des chercheurs et de tous ceux qui s’intéressent à la variation linguistique dans les différentes aires de la francophonie. Axés sur les variations diatopique, diaphasique et diastratique, les textes réunis dans ce collectif sont issus des communications présentées lors du colloque international “La dia-variation en français actuel. Des corpus aux ouvrages de référence (dictionnaires/grammaires)” qui s’est tenu à Sherbrooke (Québec, Canada), en mai 2013. Les contributions retenues sont regroupées en cinq sections thématiques: 1) perspectives sémantico-grammaticales; 2) dimension sémantico-discursive de la langue; 3) études lexicologiques; 4) études sociolinguistiques; 5) variation et acquisition du français en tant que langue seconde.

La première section du volume (“Études sémantico-grammaticales”) regroupe une série d’études qui portent respectivement sur la subordination; sur l’interrogation; sur l’intensification/quantification et sur la comparaison.

Dans le premier article du recueil (“*Que*-relles. Descriptions et emplois variés du morphème jonctif *que* en français: un tour d’horizon” pp. 13-38), Claus D. PUSH se penche sur les emplois généraux du morphème *que* et aussi sur ce qu’il appelle les ‘cas limites’. Tout d’abord, il propose un tour d’horizon sur les études francophones récentes qui portent sur le morphème *que*. Puis il convoque et discute les travaux de C. MULLER, de J. DEULOFEU et P. LE GOFFIC en faisant ressortir les convergences et les divergences de ces différentes approches théoriques. Enfin, il décrit à l’aide d’un grand nombre d’exemples tirés de corpus oraux les dynamiques du *que* dans plusieurs variétés du français contemporain.

Avec la contribution qui a pour titre “Analyse grammaticale et sur corpus de l’expression *c’est quoi(?)*” (pp. 39-62), Florence LEFEUVRE propose une analyse grammaticale de la “structure *c’est quoi*, où *quoi* se trouve employé *in situ* et où il occupe la fonction attribut ou bien où il est l’élément encadré dans une clivée (*c’est quoi que/qui P*)” (p. 39). En s’appuyant sur des corpus oraux du français parisien, du français parlé au Québec et en Suisse et sur le corpus littéraire de la base de données Frantext, elle décrit dans la première partie de son article les “caractéristiques sémantiques et syntaxiques de *quoi*”. Ensuite, elle étudie les différents emplois interrogatifs de la structure *c’est quoi* et elle termine sa réflexion en présentant des emplois de cette

structure comme ‘percontative’ qu’elle a repérés dans le corpus oral du français parlé au Québec. Pour LEFEUVRE, l’expression *c’est quoi* est alors employée comme une interrogative et “plus étonnamment” cette expression “peut constituer une ‘percontative’”(p. 54), mais ce dernier emploi apparaît seulement dans l’oral spontané du français parlé au Québec.

Le troisième article de cette première section traite “De l’évolution des propriétés du mot *grave* en français européen moderne” (pp. 63-98). Anne ZRIBI-HERTZ présente tout d’abord les emplois de cet adjectif en français standard et ensuite elle analyse plusieurs exemples d’emplois non standard qu’elle décrit comme étant soit de type adverbial quand il fonctionne comme un marqueur de haut degré (par exemple: “Elle est *grave* belle cette musique”, p. 64), soit de type adjectival (par exemple: “C’est *grave* comment je vous aime, mes bébés”, p. 64). L’auteure souligne entre autres que tant “grave adverbial” que “grave adjectif” sont attestés dans le parler d’adolescents et de jeunes adultes aussi bien en France qu’en Belgique et en Suisse, mais pas du tout au Québec où l’on remarque surtout des emplois de “l’intensif *full*” (p. 65).

Dans “Variation intrasystémique et transcatégorialité: l’emploi plurifonctionnel du marqueur comparatif *comme*” (pp. 99-121), Michel PIERRARD analyse en profondeur le fonctionnement de *comme* dans un corpus constitué de 500 occurrences d’origines orales et écrites: débats télévisés, forums et blogs sur la toile et production écrite médiatique (p. 101). L’auteur se donne un double objectif: dans un premier temps il cherche à “déterminer plus précisément la variation dans son fonctionnement par rapport aux séquences qu’il [comme] est amené à lier” et ensuite il décrit “la stabilité/l’instabilité des indices internes caractérisant le marqueur dans le cadre de ses différents emplois” (p. 101).

Dans la dernière contribution de cette première section intitulée “*D’autant (plus) (que)*. De la corrélation comparative subjective à la cause emphatique intersubjective” (p. 123-144), Pascale HADERMANN analyse “les glissements de sens et d’emploi qui affectent la séquence *d’autant (plus) (que)*” (p. 123). L’auteur précise d’emblée que cette séquence est formée de la préposition *de*, de l’adverbe de degré *autant* qui peut être suivi des adverbes de degré “*plus, moins* ou *mieux*” et du morphème *que* qui introduit le membre conséquent si exprimé. Après avoir présenté rapidement son cadre théorique, à partir d’exemples tirés de la base de données Frantext et d’ouvrages de référence du français moderne, Pascale HADERMANN décrit toutes les configurations possibles de la séquence *d’autant (plus) (moins) (mieux) que*.

L’étude de Gaétane DOSTIE (“Réflexions sur la (quasi-)synonymie et la variation diaphasique. L’exemple de *et/pis* en français québécois familier”, pp. 147-177) ouvre la deuxième section du volume qui regroupe

des “Études sémantico-discursives”. DOSTIE se penche sur la question de la synonymie, plus en particulier sur la para- ou quasi- synonymie des mots familiers de la langue de tous les jours. Son objectif est de montrer que parfois, dans des situations de communication informelles, les locuteurs utilisent spontanément un mot neutre (par exemple *travail*) et non pas un mot familier (par exemple *boulot*) parce que ces mots “ne sont pas d’exactes synonymes” (p. 148). Par conséquent, à partir du Corpus de français parlé au Québec (CFPQ), elle montre que la même différenciation sémantique se produit en français québécois familier pour les marqueurs *pis* et *et pis*. Gaétane DOSTIE clôt sa contribution en proposant deux manières différentes de présenter ces mots (quasi-) synonymiques dans les articles des dictionnaires.

Le deuxième article de cette section (“Variation sémantique et jeu de la référence: le cas de la réduction de signes”, pp. 179-205) propose une réflexion sur les formes tronquées qui n’attirent pas très souvent l’attention des linguistes. En s’appuyant sur un corpus de productions écrites (presse, forums électroniques et ouvrages de référence), Bruno COURBON étudie la ‘réduction de signes’ dans les aires francophones. Il souligne d’emblée que le phénomène “comporte un intérêt double sur le plan sémantique” (p. 180). Puis il analyse le traitement que l’on réserve à ces formes dans les dictionnaires. Enfin, il illustre à l’aide de tableaux synoptiques les occurrences trouvées dans son corpus des formes tronquées *schizo(s)*; *parano(s)*; *intello*; *resto* et des formes longues *schizophrène(s)*; *paranoïaque(s)* (p. 198); *intellectuel(le)* et *restaurant* (p. 200).

Dans “La variation diamésique/diaphasique des marqueurs discursifs *alors* et *quoi* en périphérie droite” (p. 207-229), Deniz UYGUR-DISTEXHE étudie à l’aide d’une approche syntaxique les comportements des marqueurs discursifs *alors* et *quoi* dans un corpus constitué de conversations spontanées comme le chat (Corpus de français tchaté-Falaise), le SMS (Corpus brut de SMS-Fairon *et alii*) et le face-à-face (base de données Valibel & Corpus Clapi) où sont considérées aussi bien la variation diaphasique que la variation diamésique. Cette dernière variation se révèle particulièrement importante pour l’auteur pour l’étude des “marqueurs discursifs en périphérie droite” (p. 211). À la suite de son analyse, UYGUR-DISTEXHE conclut, entre autres, que *alors* se comporte plus fréquemment comme marqueur discursif par rapport à *quoi* (p. 224).

Catherine COLLIN analyse dans la quatrième contribution de cette deuxième section les reformulations discursives à l’aide du marqueur *autrement dit* (“Ajustement et variation par l’*autrement dit*”, pp. 231-252). À partir d’un corpus journalistique, elle compare tout d’abord la fréquence d’emploi des marqueurs *autrement dit*, *c’est-à-dire* et *ce qui veut dire* en remarquant qu’*autrement dit* est le plus utilisé parmi les trois. Elle discute ensuite les “critères définitoires” (p. 235) de ce marqueur

discursif et elle étudie enfin des occurrences où le marqueur discursif “ajuste un *dit*” (p. 240) et des occurrences qui font apparaître un “nouvel emploi” d'*autrement dit* (pp. 244-245).

La contribution de Fouzia BENZAKOUR (“La parole proverbiale: figement ou variation. Cas de quelques proverbes marocains”, pp. 253-272) se focalise sur l’importance de la parole parémique dans la culture marocaine. Dans un premier temps de son étude, elle présente les particularités de la parole proverbiale “en tant que fait de langue” (p. 254). Puis, dans un second temps, l’auteure développe sa réflexion sur le phénomène du figement et de la variation de l’énoncé proverbial (p. 258). Elle analyse enfin quelques proverbes marocains pour souligner les différentes fonctions discursives de l’énoncé proverbial marocain qui diffère très souvent dans la forme par rapport aux proverbes attestés en occident, mais qui est universel dans le contenu (p. 259).

La troisième section du volume regroupe trois études lexicologiques. Myriam BERGERON-MAGUIRE se penche sur le traitement que les ouvrages de référence québécois réservent à l’adverbe *présentement* (“L’éclairage des banques textuelles pour le traitement lexicographique de *présentement*”, pp. 275-295). En dépouillant plusieurs banques textuelles comme Frantext, *Trésor de la langue française au Québec*, Eureka Europe et Eureka Canada, l’auteure de l’article compare à des époques différentes la fréquence des occurrences de *présentement* avec la fréquence des adverbes à *présent*, *actuellement*, *asteure*, à *cette heure* (p. 287). Les données obtenues montrent qu’au Québec “la bonne fortune de *présentement* serait à attribuer aux habitudes linguistiques des ancêtres des actuels Québécois plutôt qu’au voisinage de *presently*” (p. 291).

Inka WISSNER s’intéresse à la présence de passages métadiscursifs dans la microstructure des dictionnaires (“Du métadiscours au dictionnaire. Pour un étiquetage unifié des mises en relief en lexicographie francophone”, pp. 297-317). Pour commencer, elle fait un état des lieux de la présence des “énoncés *autoréférentiels*” dans la lexicographie française. Puis elle propose un nouveau modèle d’étiquetage formel des citations qui accompagnent les diatopismes (p. 305). Pour conclure, elle exemplifie son nouveau modèle d’étiquetage en examinant les mises en relief du diatopisme morphologique *argent* (p. 308) et du diatopisme sémantique *batture* (p. 311).

L’étude de Valeria ZOTTI (“QU.IT. une ressource électronique mise à disposition des traducteurs italiens pour comprendre la dia-variation du français (québécois)”, pp. 319-346) clôt cette section consacrée à la lexicologie. L’objectif de sa contribution est de présenter la *Base parallèle des traductions italiennes de la littérature québécoise QU.IT. (Québec-Italie)*, une ressource électronique constituée en collaboration avec le Laboratoire du Trésor de la Langue Française au Québec (TLFQ). On sait que la traduction de la variation représente toujours un défi pour les traducteurs et cette “Base parallèle des traductions” se propose entre autres

d'aider les traducteurs de la littérature québécoise vers l'italien qui, très souvent, méconnaissent la portée sémantique des canadianismes et des québécismes. Les exemples de traductions que Valeria ZOTTI propose (*gougoune*, *chicaner* et *tanné*) montrent en effet que les traducteurs italiens rencontrent très souvent des difficultés dans la restitution des régionalismes du français du Québec dans la langue d'arrivée.

L'article d'Olivier BAUDE et Céline DUGUA ("Usages de la liaison dans le corpus des ESLOs: vers de nouveau (z)ouvrages de référence?", pp. 349-371) ouvre la quatrième section du volume consacrée à deux études sociolinguistiques. À partir d'un grand nombre d'ouvrages de référence, les auteurs de cette contribution proposent en premier lieu un tour d'horizon des principales caractéristiques de la liaison. Ensuite, ils analysent les variations de la réalisation de la liaison à l'aide d'exemples tirés des corpus ESLOs (Enquêtes sociolinguistiques à Orléans), qui est un grand "réservoir de données" (p. 356). Tout d'abord, ils comparent le taux de liaisons facultatives réalisées après *c'est* et après *est* d'un point de vue diachronique grâce à deux sous-corpus qui contiennent des enregistrements de sept locuteurs à quarante années d'intervalle (p. 361). Enfin, ils focalisent leur attention sur les variations diastratique et diaphasique dans la réalisation de la liaison facultative réalisée après *c'est* et après *est*.

La contribution de Louise BEAULIEU et de Wladislaw CICHOCKI étudie d'un point de vue synchronique et diachronique l'emploi des formes *si / si que* en français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick ("Étude de la variation des formes *si / si que* en français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick", pp. 373-400). En exploitant les données de deux corpus du français acadien du nord-est (FANENB 1975 et 1990-91), les auteurs de cet article montrent avec leurs analyses que la variante vernaculaire *si que* (exemple: "il viendra si que tu veux") s'est "généralisée à tous les individus dont les contacts sociaux sont exclusivement dans les groupes au sein de la communauté" (p. 396) tandis que les locuteurs qui fréquentent un espace social qui dépasse les limites de la communauté en ont abandonné l'emploi.

La dernière section du livre regroupe deux études qui portent sur "l'acquisition du français L2". Avec la première contribution ("Variations dans l'expression du mouvement en français L2 et impact de la L1", pp. 403-426), Marie-Ève MICHOT, Michel PIERRARD et Stefanie GOLDSCHMITT tentent d'évaluer l'impact que la L1 peut avoir "sur l'expression du mouvement en français L2" (p. 404). En comparant la production orale d'apprenants germanophones à la production orale de locuteurs francophones natifs ("langues qui s'opposent du point de vue typologique", p. 406), ils concluent à la suite de leurs analyses que la L1 joue un rôle important dans la production en L2 dans le cadre de l'expression du mouvement et que cela "mène à une variation de

type diaphasique dans leur discours” (p. 421), surtout lorsqu’il s’agit de contextes qui nécessitent des descriptions de plusieurs mouvements.

Dans “Les pronoms objets dans le discours spontané parlé” (pp. 427-451), Elena SHIMANSKAYA se propose d’analyser les pronoms objets français dans des productions orales spontanées de locuteurs natifs. Plus précisément, elle s’intéresse à la “fréquence des pronoms objets personnels et adverbiaux” (p. 428) dans le discours spontané de francophones adultes interviewés en France entre 1980 et 1990 (corpus Beeching). En conclusion de son analyse, Elena SHIMANSKAYA remarque que les pronoms objets sont très utilisés dans le discours spontané des francophones adultes et que les locuteurs de son corpus utilisent “un pronom pour 45 mots [et que] les pronoms clitiques” sont employé plus souvent que “les pronoms forts” (p. 446). Les données obtenues pourraient être exploitées, par exemple, par les enseignants de FLE pour montrer aux apprenants de français L2 les contextes où les pronoms sont plus fréquemment employés par les natifs et quels sont les “valeurs associées à ces pronoms” (p. 446).

Gerardo ACERENZA

Luisa REVELLI, “Toponimi e identità: la percezione dei parlanti valdostani”, *Éducation et sociétés plurilingues / Educazione e società plurilingui*, n. 36, juin 2014, pp. 15-23

Dans cette deuxième partie de son étude sur les réalisations phonétiques des toponymes valdôtains¹, REVELLI prend en considération les jugements et représentations des locuteurs face au polymorphisme des prononciations attestées dans l’usage réel: les évaluations s’avèrent parfois contradictoires par rapport au comportement langagier spontané et font remarquer une tendance des jeunes générations – qui ont appris le français en contexte scolaire – à privilégier la norme du français de France.

Cristina BRANCAGLION

1 Voir la note de lecture parue dans *Ponti/Ponts* n. 15/2015, p. 118.

Dounia ATIG, “L’influence *potentielle* ou *réelle* des langues et cultures allogènes sur les performances scolaires de Français issus de l’immigration maghrébine”, *Éducation et sociétés plurilingues / Educazione e società plurilingui*, n. 36, juin 2014, pp. 39-49

Cette étude synthétise une recherche doctorale menée dans la région alsacienne s’appuyant sur les attitudes linguistiques et culturelles des adolescents qui pratiquent une forme de “bilingualité” (p. 43), ainsi que de leurs enseignants. Elle a permis de vérifier leur perception des langues familiales, du français et du bilinguisme et de constater que l’échec scolaire n’est pas la conséquence du bilinguisme / biculturalisme de ces jeunes mais plutôt d’un ensemble de variables socio-économiques, socio-démographiques et culturelles qui caractérisent le milieu familial.

Cristina BRANCAGLION

Spomenka ALVIR et Aline GOHARD-RADENKOVIC, “Quand les espaces-tiers révèlent les frontières... et vice et versa”, dans Thierry BULOT (dir.), “Normes et discrimination(s). Frontières, espaces et langues”, *Cahiers internationaux de Sociolinguistique*, n. 4, 2013, pp. 57-78

Parmi les études réunies dans cette livraison des *Cahiers internationaux de Sociolinguistique* portant sur les rapports entre les normes linguistiques et les dynamiques discriminatoires, celle de Spomenka ALVIR et Aline GOHARD-RADENKOVIC rend compte d’une recherche de terrain menée dans la ville de Lausanne, qui montre ainsi sa dimension plurilingue, au-delà du monolinguisme français officiel. Afin de cerner les façons dont les résidents étrangers s’approprient cet espace urbain, elles ont fait appel aux méthodes de l’ethnographie visuelle et de la sociolinguistique urbaine, en invitant les témoins à proposer des photos de la ville et à produire des récits de vie oraux concernant ces lieux, avec l’objectif de faire ressortir leurs stratégies sociales et leurs attitudes et pratiques linguistiques. L’analyse de ces discours a mis en lumière que les dynamiques socio-langagières se dessinent autour de quatre types de frontières: physiques, temporelles, symboliques et linguistiques; ces dernières expriment en particulier le désir d’intégration sociale en montrant les rapports complexes entre la langue d’adoption – identifiée aux institutions scolaires – et la langue première – interdite après avoir franchi la frontière de la cour de l’école.

Cristina BRANCAGLION

Eliezer BEN-RAFAEL et Miriam BEN-RAFAEL, “La francophonie dans une société non-francophone d’immigrants: Israël”, *Éducation et sociétés plurilingues / Educazione e società plurilingui*, n. 36, juin 2014, pp. 65-76

Cette contribution offre un tableau intéressant des quatre modèles constitutifs des “francophonies” qui se sont développées en Israël: le “français ethnoculturel”, une variété vernaculaire apparue dans les années 1950-1960 avec l’arrivée des immigrants francophones en provenance d’Afrique du Nord; le “franbreu”, issu d’immigrants de la même origine qui ont eu accès à la classe moyenne et ont fait de l’usage du français un symbole de distinction sociale; le “capital linguistique”, c’est-à-dire la progression du français comme langue internationale appréciée par des non-francophones; le “français transnational”, plus récent, “porté par la vague d’immigration francophone qui a commencé vers la fin des années 1980, suite à la recrudescence de l’antisémitisme en France” (p. 72). L’article offre plusieurs exemples de phénomènes de contacts linguistiques français/hébreu et des images qui témoignent de la présence du français dans le paysage linguistique urbain.

Cristina BRANCAGLION

Rodrigue LANDRY (dir.), *La vie dans une langue officielle minoritaire au Canada*, Presses de l’Université Laval (“Langues officielles et sociétés”), 2014, 338 pp.

L’auteur de cet ouvrage, Rodrigue LANDRY, de l’Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques, part du constat que, “malgré une jurisprudence positive et les efforts du gouvernement fédéral force est d’admettre que *l’égalité formelle* des deux langues officielles du pays ne se traduit pas toujours dans une égalité réelle”. Et il continue: “Cette égalité *de facto*, on l’observe surtout là où l’une des langues officielles se trouve en situation minoritaire” (p. 2).

Ce collectif, qui réunit dix-neuf chercheurs, se propose d’enquêter sur les réalités quotidiennes des deux communautés de langue officielle en situation de minorité: les francophones hors Québec et les anglophones vivant dans la province à majorité francophone. Les travaux recueillis dans le volume s’inspirent des résultats de l’*Enquête*

sur la vitalité des minorités de langue officielle, illustrés par CORBEIL, GRENIER et LAFRENIÈRE en 2006².

Rodrigue LANDRY, au début de l'essai, s'attache à la description de chacune des CLOSM (Communauté de langue officielle en situation minoritaire) permettant au lecteur d'aborder la situation des communautés francophones et acadienne d'un côté et de l'autre la situation de la communauté anglophone du Québec. Si, pour la première, l'auteur observe une vitalité fragile de ces communautés francophones hors Québec avec une importante baisse du taux d'usage du français à la maison, pour la deuxième, il montre que la situation s'avère très différente. En effet chez les anglophones qui habitent le Québec on ne parle pas d'assimilation linguistique mais plutôt de prise de conscience de son statut minoritaire: "l'anglophone typique au Québec vit en milieu minoritaire et la communauté anglophone est dotée d'un double statut, celui d'être majoritaire au pays, mais minoritaire dans la province" (p. 9). Minoritaire avec un avantage, la langue anglaise au Québec exerce une force d'attraction notamment par les allophones, qui décident de parler anglais à la maison.

Après avoir dressé en introduction (pp. 1-21) un portrait général de chaque CLOSM, LANDRY traite des descriptions plus particulières de la vie quotidienne dans une langue minoritaire officielle au Canada.

Réal ALLARD, dans le premier chapitre sur "Les enfants des CLOSM du Canada et les langues officielles du pays" (pp. 23-94), s'interroge sur la vitalité de toute minorité linguistique qui se mesure à partir de sa capacité de transmettre sa langue aux futures générations. L'auteur analyse les comportements langagiers des enfants des deux CLOSM en prenant en compte les différents milieux dans lesquels il s'expriment: à la maison, dans le cercle d'amis, à l'occasion des activités sportives, culturelles et dans la consommation des médias. Il résulte que "c'est surtout la proportion de personnes appartenant à l'une ou à l'autre des CLOSM et leur concentration territoriale ou leur proximité sociale qui leur fournissent des occasions d'utiliser leur langue dans divers contextes de vie" (p. 65).

Dans le deuxième chapitre, Rodrigue LANDRY ("De la garderie aux études postsecondaires: l'éducation des enfants des CLOSM dans les établissements d'enseignement de la minorité", pp. 95-146) oriente l'attention vers le milieu de l'éducation. En analysant les inscriptions dans les garderies, les maternelles et à l'école pour chacune des communautés de langue officielle, l'auteur fait ressortir plus de similitudes que de dissimilitudes entre les CLOSM pris en examen. Par exemple, il constate que "pour chacune des minorités de langue officielle, moins de la moitié des

2 Jean-Pierre CORBEIL, Claude GRENIER, Sylvie LAFRENIÈRE, *Les minorités prennent la parole: résultats de l'Enquête sur la vitalité des minorités de langue officielle*, Statistics Canada / Statistique Canada, 2006 (www.statcan.ca, rubrique "Publications").

enfants sont socialisés dans la langue de la minorité à la garderie et plus de six enfants sur dix mènent leurs activités préscolaires dans la langue de la majorité” (p. 138).

Les auteures du troisième chapitre, Annie PILOTE et Marie-Odile MAGNAN, se focalisent sur “La fréquentation universitaire: comparaison entre les minorités de langue officielle au Canada” (pp. 147-172), avec une perspective qui ne prend pas en compte, cette fois-ci, les attentes parentales. L'échantillon analysé est donc formé par un public adulte dont on étudie le choix de la langue des études supérieures, le degré de scolarisation et l'identification des membres des CLOSM aux deux communautés de langue officielle. Par exemple, les auteures observent pour les deux communautés que “chez les individus qui ont fait toutes leurs études primaires et secondaires dans la langue de la minorité, mais qui n'ont pas effectué leurs études universitaires dans cette langue, les taux d'appartenance au groupe minoritaire sont plus élevés que chez ceux qui n'ont pas été scolarisés entièrement dans la langue de la minorité en primaire et en secondaire” (p. 169).

Les auteurs du chapitre 4 (“Dans quelle langue officielle s'expose-t-on aux médias en milieu minoritaire canadien?”, pp. 173-194) – Christiane BERNIER, Simon LAFLAMME et Sylvie LAFRENIÈRE – s'intéressent à l'engouement des jeunes des deux CLOSM pour les médias anglophones. Les jeunes adultes, dont on analyse la consommation des médias et la langue dans laquelle cette consommation se fait, montrent des tendances fort intéressantes. Les résultats confirment, entre autres, que l'anglais exerce un fort attrait chez les Anglo-Québécois comme chez les francophones du reste du Canada. Parmi les médias, le livre s'atteste comme faisant un peu plus corps avec le minoritaire que ne le font les autres médias.

Le chapitre qui suit, “Accès à l'utilisation des services de santé en langue minoritaire” (pp. 195-222), est corédigé par Isabelle GAGNON-ARPIN, Louise BOUCHARD, Anne LEIS et Mathieu BÉLANGER. Ces auteurs explorent la vie quotidienne de deux communautés de langue officielle en situation minoritaire. Après le contexte scolaire, c'est bien la santé qui représente le domaine où la demande de services est la plus forte par les membres des CLOSM. L'accès et l'utilisation de ces services de santé sont alors étudiés par l'analyse d'une double catégorie d'utilisateurs. D'un côté les professionnels et de l'autre les patients. Les conclusions permettent de cerner les besoins spécifiques des communautés, besoins qui dépendent de la situation des CLOSM dont l'analyse descriptive peut aider à la performance des services offerts.

Christophe TRAISNEL et Éric FORGUES, auteurs du chapitre 6, portant sur “L'engagement social des francophones et des anglophones en situation minoritaire: un panorama canadien” (pp. 223-260), étudient un sujet aux dimensions politiques et sociales. L'analyse menée par les chercheurs est essentiellement descriptive et dessine les contours d'un engagement qui dépasse largement les frontières de la communauté linguistique. Les

auteurs s'intéressent à la place de la représentation linguistique de l'engagement, ils observent ensuite la place occupée par la langue de la minorité au sein des divers espaces d'engagement social et concluent en poussant leur analyse dans le milieu du bénévolat.

Anne GILBERT, Nicole GALLANT et Huhua CAO ("Mobilité et minorités", pp. 261-296) présentent ensuite la dimension particulière de la mobilité des minorités de langue officielle à partir de la récente *Enquête* évoquée ci-dessus. La mobilité, ayant présidé à la destinée tant de l'Amérique française que du Québec anglophone, n'est pas un facteur nouveau; cependant elle revêt aujourd'hui des formes originales. Trois catégories y sont illustrées: la mobilité internationale, la mobilité interprovinciale et la mobilité entre localités. Il en résulte un portrait du parcours géographique des membres de la minorité depuis leur naissance.

La vitalité démographique des communautés francophones et des communautés anglophones en situation minoritaire dépendait des taux de natalité et du degré de transmission de la langue française pour les premiers, et de l'immigration internationale et interprovinciale pour les deuxièmes. En partant de ce constat les auteurs du chapitre 8, Jack JEDWAB et Julie PERRONE s'interrogent sur l'adaptation langagière des communautés CLOSM. Leur contribution, "Québécois francophones vivant ailleurs au Canada et anglophones d'ailleurs au Canada vivant au Québec: l'adaptation langagière" (pp. 297-318) illustre, à l'aide de statistiques, l'usage des langues officielles par les migrants, en contribuant à évaluer les difficultés relatives qu'ils éprouvent dans leur adaptation langagière à un milieu de vie nouveau.

Soheil CHENNOUF conclut l'ouvrage avec sa réflexion autour de "L'inégalité du revenu personnel des adultes francophones hors Québec" (pp. 319-335). En partant de l'analyse des salaires des adultes francophones, cet économiste montre avec sa 'note de recherche' que plus la concentration territoriale des francophones est forte dans le milieu habité, plus leur salaire moyen est faible. Ces résultats, qui pourront un jour être analysés et commentés, sont utiles pour réfléchir au rapport entre ruralité et urbanité, une différence qui rappelle le temps révolu du 'roman du terroir'.

Cet ouvrage a le mérite de faire état de résultats descriptifs et d'appeler de nouvelles analyses autant que de proposer quelques réponses. Toutes les contributions recueillies ici confirment que *l'Enquête sur la vitalité des minorités de langue officielle* reste aujourd'hui le point de départ pour toute réflexion théorique et empirique sur les CLOSM.

Paola PUCCINI

Jean-Denis GENDRON, *La modernisation de l'accent québécois. De l'accent traditionnel au nouvel accent: 1841-1960. Esquisse historique. Contribution à l'histoire de la prononciation du français au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 282 pp.

Phonéticien, orthophoniste et historien de la langue, Jean-Denis GENDRON se consacre depuis plusieurs années à l'étude de l'évolution de la prononciation du français parlé au Québec. Après avoir mis en lumière, dans son volume sur l'origine des accents québécois et français³, le rôle des changements apportés par la Révolution française dans la différenciation des deux normes phonétiques, il poursuit sa réflexion en explorant les transformations de la prononciation des Québécois à partir de la prise de conscience de leur spécificité (1841) jusqu'à la Révolution tranquille (1960). Ces 120 ans – “la période de la double norme de prononciation” (p. 4) – voient s'opposer deux normes orales dans “une sorte de diglossie phonétique, chacune [...] ayant au départ un rôle social propre: la norme ‘soignée’ [calquée sur la nouvelle norme ‘bourgeoise’ de Paris] pour le discours public, la norme traditionnelle, pour le discours privé” (p. 5). Ces dynamiques sont explorées à travers six chapitres, organisés en deux sections.

La première (pp. 9-59) est ouverte par un chapitre consacré à “La prise de conscience par les Canadiens des changements d'ordre phonétique survenus à Paris” (pp. 9-24). Cette transformation n'attire pas l'attention des premiers Canadiens qui s'étaient rendus en France après la chute de Napoléon, peu intéressés aux questions de langue. C'est plutôt la publication, en 1841, du *Manuel des difficultés* de Thomas MAGUIRE qui lance la première polémique linguistique, au cours de laquelle les pédagogues et autres correcteurs linguistiques dénoncent comme incorrecte la prononciation de la classe instruite. Ces jugements aussi sévères sont la conséquence d'une part des remarques des voyageurs, souvent francophones, qui se rendent au Canada au XIX^e siècle, et d'autre part du contact direct des intellectuels canadiens avec la haute société parisienne, devenu possible grâce à la reprise des déplacements vers la France. L'usage parisien devient ainsi un modèle à suivre et encourage un “mouvement pour une prononciation soignée” qui “s'efforc[e] d'étendre le souci de la bonne prononciation à tous ceux qui forment l'élite, et ceci d'abord dans le discours public par le truchement de l'enseignement dans les collèges et les écoles normales” (p. 23). L'origine, les protagonistes et les actions de cette transformation sont évoqués dans le chapitre suivant (“Le développement d'un mouvement pour

3 Voir notre note de lecture parue dans le n. 9/2009 de *Ponti/Ponts*, pp. 156-157.

une prononciation soignée dans le discours public”, pp. 25-56), où GENDRON met en lumière l’apport de Thomas-Étienne HAMEL, Pierre-Minier LAGACÉ, Adjutor RIVARD et Joseph DUMAIS: c’est grâce à ce dernier que le souci pour la bonne prononciation atteint la ville de Montréal et commence à viser un horizon plus large, qui dépasse les limites de la classe cultivée et du discours public. Le glissement vers le discours privé, amorcé par DUMAIS, se réalise en particulier à travers l’enseignement correctif de la diction pratiqué par Yvonne AUDET, qui s’adressait à tous les enfants, sans distinction de classe. Finalement, la dernière partie du chapitre examine les voies de diffusion du nouvel accent, qui sont d’abord le théâtre, puis la radio et la télévision.

En privilégiant une perspective interne, la deuxième partie (pp. 61-237) décrit les traits caractéristiques de la prononciation traditionnelle et les changements qui ont eu lieu grâce aux efforts des “pédagogues”. Ceux-ci “se distinguent par une approche phonétique et corrective: ils identifient les sons de la langue, voyelles et consonnes, signalent avec une acuité variable les différences de prononciation avec Paris, et proposent des exercices propres à rectifier les prononciations divergentes, sinon ‘fautes’” (p. 63). Ils ne sont pas à assimiler à d’autres catégories d’observateur de la langue: “[les] ‘remarqueurs’ signalant, sans plus, les fautes à corriger, ou encore [les] ‘descripteurs’, s’attachant à faire ressortir les traits spécifiques de la prononciation traditionnelle des Québécois” (p. 63). Le chapitre 3 propose donc une “Liste des principaux pédagogues et de leurs manuels, et le rôle que ceux-ci ont joué dans la correction de la prononciation” (pp. 67-74), tandis que le quatrième offre une description détaillée de “L’image de la prononciation qui ressort des différences de qualité ou de distribution des sons de la langue entre Québec et Paris entre 1841 et 1960, et les corrections proposées par les pédagogues” (pp. 75-173): il y est question des différences de qualité des voyelles et consonnes, ainsi que des modifications d’ordre formel (prosthèse, épenthèse, paragoge, aphérèse, syncope, apocope, métathèse) et des substitutions de sons. En fin de chapitre GENDRON propose les exercices correctifs élaborés par Georges LANDREAU (pp. 156-173). Le chapitre 5 (“L’image de la prononciation traditionnelle qui ressort de l’enseignement sur l’articulation des sons de la langue dans les manuels des pédagogues”, pp. 175-216) montre l’effort mené pour amender le relâchement articulo-voicatif des voyelles et des consonnes, tout en soulignant la difficulté à adapter une prononciation plus énergique au style de la conversation familière. Enfin, le dernier chapitre (“L’image de la prononciation traditionnelle qui ressort sur le plan de l’élocution, de la comparaison avec la nouvelle prononciation de Paris”, pp. 217-237) décrit les dif-

férences entre le français parisien et le français québécois sur le plan de la durée vocalique et de l'accentuation.

Le volume se termine par une “Conclusion générale” (pp. 239-246) dans laquelle GENDRON synthétise cette évolution qui a permis une modernisation de l'accent québécois et fait un bilan des traits qui s'avéraient effectivement extirpés dans les années 1950, en s'appuyant sur les travaux et recherches qu'il avait lui-même effectués à cette époque. Il constate ainsi que les changements concernent surtout la forme phonique des mots plutôt que la base articulatoire, rythmique et tonale, et invite à poursuivre la recherche en s'attachant à l'analyse des usages phonétiques répandus par la radio et télévision d'État.

Plusieurs appendices sont réunis dans la section finale: “Liste des ecclésiastiques émigrés au Canada” (pp. 247-249), la reproduction d'un essai sur “La norme linguistique à Radio-Canada” de Robert DUBUC (pp. 251-254) et celle de la “Contribution à l'étude du français rural parlé au Canada de Jean-Denis GENDRON” (pp. 255-271).

Si cet ouvrage s'avère un outil fructueux pour le chercheur, qui y trouvera une quantité d'informations et de données utiles – extraites de documents parfois difficiles à repérer –, ainsi que des idées pour les travaux à venir, il sera aussi bien apprécié par les non spécialistes, qui ont la possibilité de (re)découvrir une longue période de l'histoire du français au Québec, rédigée dans un style très accessible et organisée selon une structure claire qui permet une mémorisation presque spontanée des idées majeures.

Cristina BRANCAGLION

Karine GAUVIN, “L'activité lexicographique en Acadie des Maritimes: bilan et perspectives”, *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, n. 4, 2014, pp. 42-81, <http://id.erudit.org/iderudit/1024692ar>

Cette contribution comble une lacune importante dans l'histoire de la lexicographie francophone canadienne, en traçant un bilan des travaux portant sur le lexique du français acadien. L'essai prend en considération les glossaires et dictionnaires différentiels portant sur les provinces Maritimes, à l'exclusion des ouvrages décrivant les variétés de la diaspora (Terre-Neuve, Saint-Pierre et Miquelon, Louisiane) et des dictionnaires québécois incluant aussi des acadianismes.

Les débuts de la lexicographie acadienne correspondent aux travaux de Pascal POIRIER, une des figures principales du mouvement de la Renaissance acadienne (1864-1930), qui a contribué à la valorisation de la langue et de la culture locales par deux glossaires (*Le parler franco-acadien et ses origines* et *Le glossaire acadien*) réalisés dans les années 1920, sans doute sous l'impulsion de la campagne de réhabilitation linguistique menée par les intellectuels québécois depuis les dernières décennies du XIX^e siècle. Son intérêt pour le vocabulaire lié à la vie sociale et culturelle des Acadiens fait de ses ouvrages des documents intéressants non seulement du point de vue linguistique mais aussi dans une perspective ethnographique. La valorisation et légitimation de la langue, qui vise à transmettre un sentiment de fierté linguistique, s'appuie en particulier sur la mise en relief des survivances des états anciens des usages de France, documentés par des citations du patrimoine littéraire français.

Après les travaux de POIRIER, un apport majeur à la description du français acadien est celui de Geneviève MASSIGNON (*Les parlers français d'Acadie*, 1962), qui se base sur une enquête dialectologique et sur une riche documentation historique. Visant à mettre en relief l'originalité de cette variété linguistique, l'ouvrage approfondit l'étude des parentés avec les français de France et essaye de mieux définir ses différences par rapport au français parlé au Québec.

Une section consacrée aux "lexicographes amateurs" évoque les travaux réalisés par des non spécialistes dans l'intention de conservation du patrimoine lexical acadien – publiés entre 1938 et 1999 par Paul HUBERT, le père HÉON, Éphrem BOUDREAU, Félix É. THIBODEAU et Sébastien CYR – ainsi que les lexiques correctifs parus seulement à une époque récente, réalisés par Louis FOURNIER (1989), Guy R. MICHAUD (1994) et Hektor HACHÉ-HACHÉ (2005). Un autre paragraphe présente les travaux d'universitaires, intéressés surtout au parler traditionnel, qui y est décrit non seulement dans sa composante lexicale mais aussi dans ses caractéristiques phonologiques et morphologiques.

Finalement, une attention particulière est réservée au *Dictionnaire du français acadien* d'Yves CORMIER (1999), conçu selon la méthodologie élaborée par l'équipe du Trésor de la langue française au Québec, mais qui s'avère en réalité héritier des intentions de ses prédécesseurs, et partant peu efficace sur le plan de la définition d'une norme endogène. Le défi pour l'avenir de la lexicographie acadienne reste donc celui d'offrir une description représentative des usages actuels de toutes les variétés des diverses régions acadiennes et non seulement des variétés rurales et populaires qui correspondent au 'français acadien traditionnel'. Seulement de cette façon il sera possible d'orienter le consensus social vers une variété

standard, en fonction de laquelle l'on pourra ensuite définir les registres internes et fournir une évaluation plus efficace des anglicismes.

Cristina BRANCAGLION

Robert A. PAPEN et Sandrine HALLION (dir.), *À l'ouest des Grands Lacs: communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*, Québec, Presses de l'Université Laval ("Les Voies du français"), 2014, 300 pp.

La collection "Les Voies du français" des PUL, conçue pour mettre en lumière les recherches portant sur les communautés françaises d'Amérique du Nord dans une perspective linguistique et historique⁴, propose dans ce volume une série d'études consacrées aux provinces canadiennes où le français est langue minoritaire. Les directeurs de l'ouvrage tracent dans leur "Présentation" (pp. 1-19) l'évolution des recherches menées, des années 1950 à l'époque actuelle, sur les variétés parlées au Manitoba, dans la Saskatchewan, en Alberta et dans la Colombie-Britannique. Bien qu'assez nombreuses, surtout depuis les années 1990, ces études s'avèrent peu connues, sans doute parce que leur collocation éditoriale ne permet pas une diffusion et un accès satisfaisants. La parution de ce volume contribue ainsi à donner plus de visibilité à ce domaine de recherche et à faire circuler auprès d'un plus large public les références concernant les travaux déjà parus.

Le premier article, "La francophonie de l'Ouest: pérennité, diversité et rapport à l'Autre" (pp. 21-67) a été confié à l'historien et sociologue Gratien ALLAIRE, qui présente selon un critère chronologique l'histoire en sept périodes de la "francité" dans les provinces des Prairies et la Colombie-Britannique, à partir de la découverte de ces territoires par les Européens, jusqu'à l'épanouissement des communautés francophones vers le milieu des années 1970, quand "elles ont obtenu une plus grande présence, publique et bien visible, dans leur province respective" et elles "ont pris leur distance par rapport au Québec" (p. 50). Les dernières pages explorent la "nouvelle francophonie" qui caractérise le XXI^e siècle: "une francophonie renouvelée, en continuité,

4 D'autres volumes de cette collection – associée au projet *Le français à la mesure d'un continent: un patrimoine en partage* et dirigée par la fondatrice, France MARTINEAU, en collaboration avec Wim REMYSEN – ont été présentés dans notre revue: voir *Ponti/Ponts* n. 13/2013, pp. 182-185, n. 14/2014, pp. 273-276.

dans un contexte de pluralisme, où la frontière avec l'Autre n'est plus aussi facilement identifiable" (p. 59).

Suivent deux articles qui portent sur le Manitoba. Dans le premier Sandrine HALLION s'intéresse à la mise en relief des particularités lexicales en analysant les modes de marquage du mot *cabousse* dans un corpus de français parlé recueilli en 2008 dans un village à majorité francophone situé à 135 km de Winnipeg ("Commentaires métalinguistiques et saillance lexicale dans un corpus de français parlé à Notre-Dame-de-Lourdes au Manitoba", pp. 69-107). L'autre est une "Comparaison des voyelles postérieures du français mitchif et du franco-manitobain" (pp. 109-153) réalisée par Nicole ROSEN et Élyane LACASSE, qui fondent leur recherche sur deux corpus représentatifs du français de Saint-Laurent et du français manitobain recueillis au Manitoba en 2009: une analyse acoustique des données permet ainsi de montrer que la perte de l'opposition entre /o/ et /u/ est due au contact avec les langues algonquiennes.

Deux autres essais portent sur les variétés de la Saskatchewan. France MARTINEAU ouvre quelques pistes de réflexion sur "Le français des pionniers de la Saskatchewan" (pp. 155-187) en étudiant l'alternance *je vais/je vas/m'as* dans différentes communautés représentées dans le corpus Martineau-Mocquais, recueilli auprès de 66 locuteurs âgés, entre 1998 et 2000, dans 17 localités. Robert A. PAPEN et Davy BIGOT proposent une analyse sociophonétique de "La variation en fransaskois" (pp. 189-234) qui porte notamment sur l'assibilation de /t/ et /d/ et sur la réalisation phonétique des graphies *oi, ois, oir* dans un corpus d'interviews réalisées en 2008 et qui met en lumière l'importance des facteurs idiosyncrasiques dans la variation.

En ce qui concerne la province de l'Alberta, Davy BIGOT s'intéresse à "Quelques connecteurs et marqueurs discursifs empruntés à l'anglais dans le discours de jeunes Franco-Albertains des années 1970" (pp. 235-266), un phénomène commun aux variétés parlées par des communautés francophones minoritaires qui sont en contact fréquent avec l'anglais. L'utilisation de ces emprunts à l'anglais est ici explorée dans des entrevues enregistrées en 1976 à Edmonton et à Bonnyville et puis comparée à des données plus récentes, qui font relever l'apparition de variantes absentes dans les années 1970. Douglas C. WALKER adresse son attention à la phonétique pour examiner "Le comportement du schwa en français albertain familier" (pp. 267-276) à partir des usages observés en 2001 dans des villages agricoles de la région de Rivière-la-Paix qui révèlent des traits typiques des variétés populaires minoritaires.

Dans la dernière contribution Réjean CANAC-MARQUIS et Christian GUILBAULT présentent des "Remarques sur le français en Colombie-Britannique et sur la variété de Maillardville" (pp. 277-299): celle-ci est décrite notamment au niveau morphosyntaxique à travers l'examen

de l'idiolecte d'une femme âgée de 75 ans, enregistrée en 2007 dans le cadre du projet Phonologie du français contemporain; les caractéristiques observées permettent d'établir que cet idiolecte appartient aux variétés laurentiennes de l'Ouest.

En plus des études ponctuelles visant à approfondir quelques aspects particuliers des variétés examinées, chaque article présente un survol de l'histoire et de la situation du français dans les différentes communautés envisagées; ces réflexions offrent, dans leur ensemble, un panorama assez riche de la francophonie de l'Ouest canadien et permettent de mieux comprendre les problématiques concernant l'emploi du français en situation minoritaire.

Cristina BRANCAGLION

André THIBAUT (dir.), *Du français aux créoles. Phonétique, lexicologie et dialectologie antillaises*, Paris, Classiques Garnier ("Linguistique variationnelle", 1), 2015, 502 pp.

Ce volume inaugure la collection "Linguistique variationnelle", dirigée par Françoise GADET et André THIBAUT, qui propose des publications sur les variétés diasystémiques du français dans les espaces francophones. Consacré aux créoles français, étudiés surtout au niveau morphosyntaxique, il est ouvert par une "Présentation" (pp. 7-14) qui attire l'attention sur les sujets et les approches qui mériteraient d'être développés, notamment dans les domaines de la lexicologie, lexicographie, phonétique et sociolinguistique historique, ou encore dans la dialectologie, à travers la réalisation d'enquêtes à grande échelle pour mieux préciser les rapports entre les différents parlers insulaires et pour examiner la variation intra-insulaire. Ainsi, les onze articles proposés dans ce collectif ont été conçus avec "l'ambition de projeter sur les créoles français un éclairage complémentaire et d'impulser de nouvelles orientations de recherche" (p. 9).

La première partie accueille six contributions traitant de "Phonétique et lexicologie historiques". Annegret BOLLÉE ("Éléments de phonétique diachronique des créoles français", pp. 17-42) examine l'évolution de la fricative glottale sourde [h] dans les créoles de l'océan Indien et d'Amérique, dont l'origine peut correspondre à l'ancien *h aspiré* du français colonial ou bien à d'autres sources, dues au contact avec d'autres langues. Jean-Paul CHAUVÉAU se penche "Sur le lexique des français populaires maintenu dans les créoles antillais"

(pp. 43-98) en organisant les unités lexicales retenues selon les axes diastratique (adaptations populaires de mots savants, altérations de mots de la langue commune), diachronique (maintien de formes désuètes, néologismes) et diatopique (faux régionalismes, maintien de formes dialectales, réseaux synonymiques avec diatopismes d'origines variées). Marie-Christine HAZAËL-MASSIEUX s'intéresse aux "Sens figurés et métaphores" (pp. 99-127) comme source de polysémie pour les mots créoles des Petites Antilles, aspect peu valorisé dans les ouvrages lexicographiques, le plus souvent bilingues, mais qui s'avère une ressource importante pour des langues orales en développement. Silke JANSEN et Ruth HOFFMANN examinent le phénomène de lexicalisation de locutions ou fragments de discours et proposent une étude de cas appliquée au créole haïtien basée sur le *Haitian Creole-English Bilingual Dictionary* (2007), analyse qui les amène à constater que "les métonymies pragmatiques ne relèvent pas des premières étapes de la créolisation, mais se sont formées à un moment où le créole avait déjà pris naissance" ("Du français au créole – à travers la communication?", pp. 129-168: p. 163). Pierre RÉZEAU dresse un "Petit inventaire lexical" (pp. 169-201) extrait des lettres que le Bourguignon Eugène BERTHOT a écrites à sa femme pendant son séjour dans la Guadeloupe de 1843 à 1846; les entrées sont organisées en trois sous-ensembles qui réunissent les mots concernant le français général, les diatopismes de France, les particularités guadeloupéennes. Ulrike SCHOLZ explore le vocabulaire de la magie et de la sorcellerie en créole haïtien en s'appuyant sur les données lexicologiques tirées du *Dictionnaire étymologique des créoles français d'Amérique*, en voie d'élaboration à l'Université de Bamberg et déjà accessible en ligne: <https://www.uni-bamberg.de/romling/deca/> ("D'Albert le Grand à Makandal. Continuité et innovation dans le lexique de la magie et de la sorcellerie des créoles français", pp. 203-239).

La deuxième partie ("Dialectologie") inclut deux articles, dont le premier, par Dominique FATTIER, est un essai de "Dialectologie historique dans la Caraïbe" (pp. 243-279) focalisé sur l'analyse lexicale et grammaticale du plus ancien texte en créole atlantique, la *Passion de Notre Seigneur selon saint Jean en langue nègre* (fin XVII^e-début XVIII^e siècle). Reflet des emplois linguistiques à l'époque du passage de la société d'habitation à la société de plantation, ce texte amène l'auteure à reprendre, dans la deuxième partie de l'article, l'hypothèse de la "génération de parlers" avancée par Robert CHAUDENSON. Jean LE DÙ et Guylaine BRUN-TRIGAUD présentent 60 cartes de leur "*Atlas linguistique des Petites Antilles (ALPA)*" (pp. 281-332) paru entre 2011 et 2013, ouvrage qui leur a permis de constater, avec "surprise et [...] émerveillement", "que le créole se comportait comme toute autre langue: la distribution des faits révélait l'existence d'aires bien délimitées ou, du moins, de grandes tendances" (p. 282).

La dernière partie – “Sociolinguistique historique” – se compose de trois contributions. Dans la première, Jo-Anne S. FERREIRA décrit “L’archivage et la préservation du patrimoine littéraire du créole français trinitadien” (pp. 335-352), après avoir brièvement retracé l’histoire du français et du créole dans cette île qui n’a jamais été française mais où la langue créole continue à survivre. Ensuite, Elissa PUSTKA adresse son attention aux “Grands-Blancs’ de la Guadeloupe” (pp. 353-424): en exploitant les informations recueillies à travers des entretiens avec huit locuteurs interviewés entre 2004 et 2007, ayant le français comme langue première, elle trace un portrait socio-historique de ce groupe, analyse les fonctions stylistiques, pragmatiques et identitaires des langues utilisées (français et créole), décrit les traits de prononciation de la variété de français qu’ils parlent, en étudiant en particulier les variantes du phonème /R/. Dans le dernier article, “Du français colonial aux parlers créoles” (pp. 425-460), Albert VALDMAN synthétise les différentes hypothèses formulées pour expliquer l’origine des créoles: “exceptionnaliste”, “substratiste”, “superstratiste”. En se reconnaissant dans cette dernière approche, il s’attache ensuite à démontrer l’influence des variétés vernaculaires de français dans la formation des créoles, en s’appuyant sur la reconstruction de quelques traits morphosyntaxiques et sur un échantillon d’éléments lexicaux du français colonial, c’est-à-dire “le français exporté aux colonies françaises des Amériques et de l’océan Indien [...] fort variable puisque formé à partir de diverses variétés topolectales et stratolectales du français des XVII^e et XVIII^e siècles” (p. 451).

Les dernières pages du volume proposent des index très utiles pour les chercheurs, concernant les mots traités dans les différentes contributions (pp. 461-479), les concepts évoqués (pp. 481-484) et les auteurs cités (pp. 485-491).

Cristina BRANCAGLION